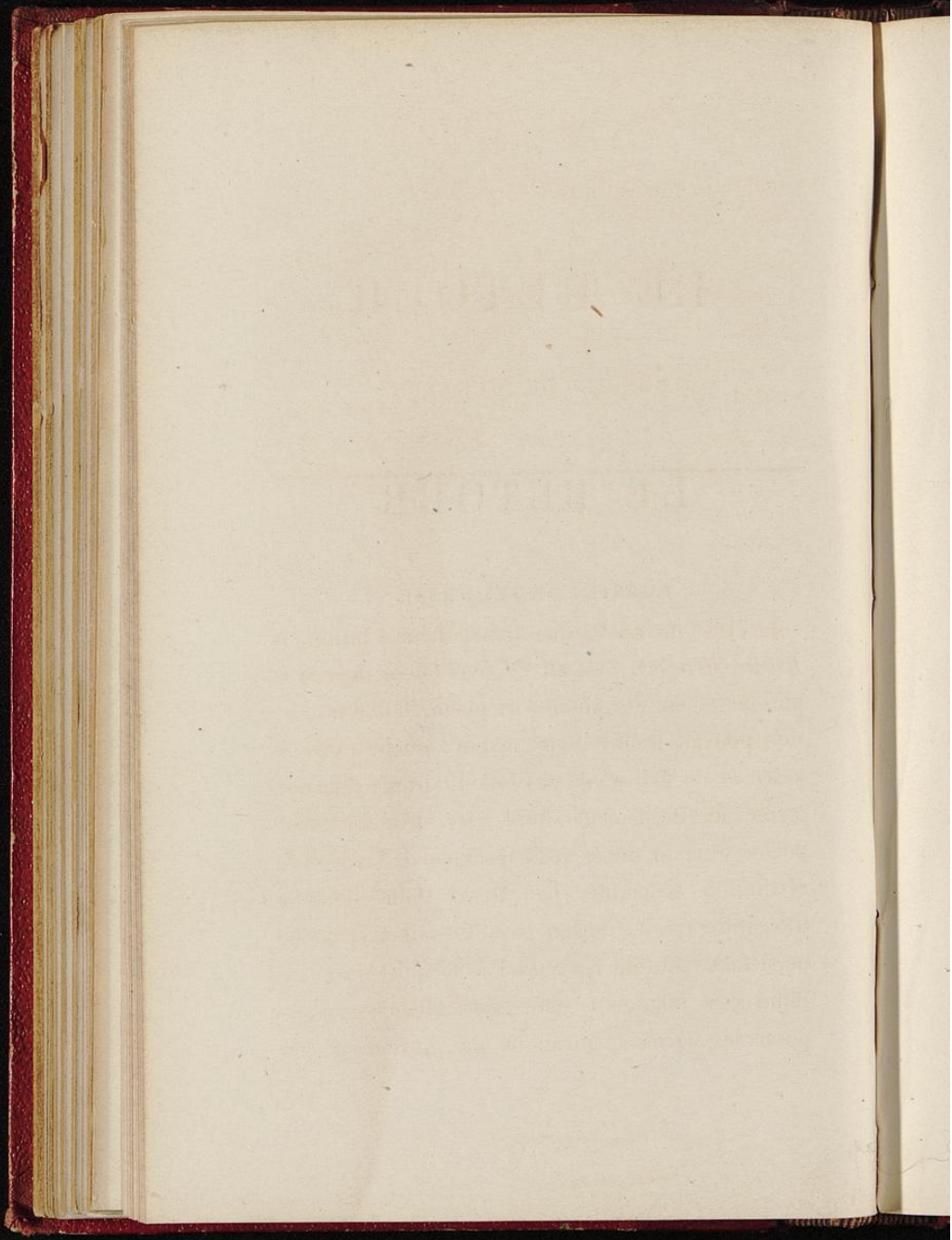


LE RETOUR

POÉSIES DE JEUNESSE



LE RETOUR

POÉSIES DE JEUNESSE

Le cycle de *Lieder* que Henri Heine a intitulé *le Retour (Heimkehr)*, est un de ceux où se dessine le plus nettement l'originalité du poète. Si une traduction pouvait rendre tout ce que l'auteur a mis de grâce et de finesse, de passion et d'ironie sous une forme admirablement simple, les strophes de ce poème seraient un curieux spécimen de l'espèce de révolution accomplie par Henri Heine dans la littérature lyrique de son pays. On sait avec quelle persistance souvent heureuse l'école appelée romantique s'est longtemps efforcée en Allemagne d'opposer les naïves inspirations du moyen âge aux

procédés de la poésie savante. Malheureusement les romantiques ne faisaient que reproduire sans art la rusticité de ces vieilles chansons, ou bien, par une réaction en sens contraire, ils allaient se perdre dans des subtilités prétentieuses. L'auteur du *Retour* a emprunté aux poésies du peuple ce qu'il fallait y chercher en effet, la simplicité, la clarté candide, l'expression fraîche et sincère. Il a fait disparaître l'appareil lyrique déployé par les maîtres, et l'émotion a parlé toute seule. Point d'exclamations, point d'apostrophes, point de ces procédés un peu solennels, comme il y en a chez Klopstock, chez Schiller et jusque dans les strophes harmonieuses d'Uhland. Henri Heine voulait que le sentiment sortit du cœur comme la source sort du rocher. Cette simplicité toutefois n'excluait pas le mouvement varié de la passion. La joie et la douleur, les tendresses les plus suaves et l'ironie la plus sanglante, toute la gamme des sentiments qui peuvent inspirer le poète lyrique se déroule à l'aise dans cette langue si ingénieusement familière, et les strophes allemandes du *Heimkehr* sont un exemple de ce mélange habile qui a fait la fortune du *Livre des Chants*.

Indépendamment de l'intérêt littéraire qui s'attache en Allemagne à l'ensemble de pièces intitulé *le Retour*, ce groupe de chansons tendres ou railleuses a encore pour la France un intérêt particulier. Le même cycle lyrique, qui a été pour le public allemand une hardie protestation contre les subtilités du romantisme, devient pour nous un chapitre curieux de l'histoire intime du poète. Il y a quelques aspects de sa vie que l'on connaîtrait mal, si on ne pouvait, à côté des troubles de l'esprit, interroger les émotions du cœur, si on ne parvenait à lire dans l'âme de l'homme comme dans celle de l'écrivain. Que de pages de l'humoriste dont il faut chercher le secret dans les chants du poète! ce sont quelques-unes de ces révélations que nous donnent les strophes du *Retour*. L'influence de la nature du Nord sur l'âme de celui qui analysera plus tard avec une si rare finesse les origines de l'art germanique est accusée très-vivement dans la plupart de ces charmants *Lieder*. Le lien qui unit le doute dans l'amour au doute intellectuel, la plainte du cœur aux révoltes de l'esprit, n'est-il pas aussi singulièrement visible pour quiconque les lit avec attention? — *Le Retour*

qui est pour l'Allemagne une tentative lyrique des plus curieuses, prend ainsi un intérêt plus général et peut-être interrogé comme un recueil d'aveux sincères sur le mystérieux rôle que jouent parfois les souffrances intimes dans une destinée poétique.

Le premier amour, les souvenirs gracieux et amers qu'il a laissés, — tel est le seul lien de ces chants, tel est le vrai sujet du poème. Il n'y a ici que deux personnages, l'amant qui se souvient et la femme qui a oublié. Évoqués par le *Lied*, les tableaux du passé reparaissent dans un étrange désordre; les paysages aimés dessinent de nouveau leurs perspectives charmantes. Tout ce monde où se sont révélées au poète les joies suprêmes et les suprêmes douleurs renaît à la lumière et déroule devant nos yeux ses splendeurs matinales. Suivons un moment le rêveur au pays de ses souvenirs suivons le dans ces lieu où il a passé de douces heures et des heures empoisonnées. Il y a une des plus gracieuses fantaisies d'Henri Heine qui porte ce titre emprunté à Shakspeare : *Songe d'une nuit d'été*. C'est ici le songe d'une nuit de *printemps*, et ce songe printanier fait pendant au bizarre tableau de l'Allemagne intitulé *Conte d'hiver*, où Henri Heine

a raconté aussi les impressions d'un voyage au pays natal, mais en railleur inexorable cette fois, décidé à n'écouter que son ironie. La satire, dans le *Conte d'hiver*, s'accorde toute liberté; dans le *Retour* c'est la passion qui règne. D'un côté, le rire moqueur et irrité; de l'autre, le sourire et les larmes. Ici la réalité qui se dessine en traits impitoyables; là, le monde réel qui se confond avec le songe ou plutôt s'efface devant lui. Mais d'abord quels sont ces fantômes? que signifie cette suite de visions? quel en est l'enchaînement? — Ce sont là des questions que le lecteur français pourra se faire, et auxquelles il faut essayer de répondre.

Les premières pièces du cycle intitulé *le Retour* expriment la tristesse poignante dont ne peut se défendre le poète ramené dans le pays où s'est passée une partie de sa jeunesse. Il y va le cœur gonflé de larmes et sachant bien qu'il n'y trouvera pas du baume pour sa plaie; mais il semble qu'une force mystérieuse le pousse à savourer sa souffrance. Pour chasser son angoisse, il chante, il évoque certains aspects préférés, et chacune de ces visions, éclairée d'abord par le plus doux soleil, s'achève dans la tempête ou dans les ténèbres. Le souvenir

du passé vient jeter son voile funèbre sur les plus frais tableaux. Aux bords du Rhin, il a beau saluer d'un regard ami le beau fleuve éclairé par le soleil couchant; ce qui l'attire, ce qui l'absorbe bientôt, c'est la pensée de Loreley, de la vierge perfide dont les chants magiques égarent et perdent les marinières. Sur l'esplanade d'une petite ville allemande, au milieu du calme d'une radieuse matinée de printemps, son attention ne s'arrête ni sur la foule joyeuse, ni sur les tilleuls reverdis, ni sur la campagne souriante. Il voit un soldat jouer avec son fusil, et un vœu sinistre éclate au milieu des parfums et des clartés de mai. La forêt n'a pour lui que des voix plaintives; la cabane du forestier ne lui offre que des scènes lugubres.

Peu à peu cependant à ces impressions de *Retour* succèdent des images plus précises. Les premiers *Lieder*, si mornes si désolés, sont suivis de quelques chants où revit la passion de sa jeunesse. Le poète nous transporte sur les grèves de la mer du Nord. Nous allons parcourir avec lui tous les lieux consacrés par le souvenir de la femme aimée. Il la voit tantôt au milieu des brouillards et de la tempête, tantôt dans les dernières splendeurs du crépuscule

devant la maison du pêcheur, que fouettent les vagues furieuses, moins agitées que son cœur. Le poétique voyage continue son cours, et nous pénétrons dans la vieille cité que la bien-aimée n'habite plus. On suit les chemins d'autrefois; on s'arrête devant la maison bien connue. Une nouvelle suite de visions se déroule, qui a pour cadre cette fois, — au lieu des bords du Rhin et des grèves de la mer, — l'enceinte de la petite ville avec ses rues paisibles et ses intérieurs bourgeois. Sous l'impression de ces calmes aspects, le poète est ramené jusqu'aux rêves de son enfance; mais tout à coup les premières émotions de l'amour se réveillent, et avec elles ses premières douleurs. Toute la crise du désespoir et de la séparation est racontée avec une sauvage colère, au milieu de laquelle intervient parfois l'ironie, mêlant aux amères paroles des éclats de rire et des accens bouffons. Singulières métamorphoses! L'horizon du poète s'élargit en quelque sorte sous l'action d'une fantaisie puissante qui prend insensiblement la place de la passion. Ici c'est le rêveur allemand qui se transforme en étudiant espagnol, raillant et chantant tour à tour les belles dames de Salamanque; là c'est l'étu-

diant allemand qui reparait, et qui étale en pleine université de Halle son pétulant scepticisme. A ce moment, le rêve touche à sa fin. On sent que le poète a pris la place de l'amant. Les flammes magiques qui embrasaient son cœur se sont éteintes, comme il le dit lui-même, et ses strophes sont l'urne où vont reposer les cendres de sa passion.

On connaît maintenant le lien de ces chansons réunies sous le titre commun de *Retour*. Les bords du Rhin, les grèves de la mer du Nord, les rues solitaires d'une petite ville, tel est en quelque sorte le cadre matériel du poème. C'est un voyage qui se commence dans les larmes et se termine avec le sourire, après nous avoir fait passer par les plus poignantes émotions d'un amour de jeunesse. Nous avons indiqué la pensée de l'œuvre; laissons parler le poète.

I

Dans ma vie, hélas! si ténébreuse a brillé jadis une douce image; maintenant la douce image s'est évanouie, et je suis enveloppé de ténèbres.

Lorsque les enfants sont dans l'obscurité, ils sont inquiets, ils ont peur, et, pour chasser leur angoisse, ils se mettent à chanter à haute voix.

Moi aussi, fol enfant, je chante aujourd'hui dans les ténèbres; si mon chant ne résonne pas d'une façon harmonieuse, il m'a délivré cependant des angoisses de mon cœur.

II

Je ne sais ce que veut dire cette tristesse qui m'accable; il y a un conte des anciens temps dont le souvenir m'obsède sans cesse.

L'air est frais, la nuit tombe, et le Rhin coule en silence; le sommet de la montagne brille des dernières clartés du couchant.

La plus belle vierge est assise là-haut comme une apparition merveilleuse; sa parure d'or étincelle; elle peigne ses cheveux d'or.

Elle peigne ses cheveux d'or avec un peigne d'or, et elle chante une chanson, une chanson dont la mélodie est prestigieuse et terrible!

Le marinier, dans sa petite barque, se sent tout pénétré d'une folle douleur; il ne voit pas les gouf-

fres et les rochers; il ne voit que la belle vierge assise sur la montagne.

Je crois que les vagues à la fin engloutissent et le marinier et la barque; c'est Loreley qui a fait cela avec son chant.

III

Mon cœur, mon cœur est triste; le mois de mai cependant brille de son joyeux éclat. Appuyé contre un tilleul, je suis là sur la vieille esplanade.

En bas coule, bleue, paisible et silencieuse, la rivière de la ville; un enfant y glisse sur sa barque et sifflote une chanson.

Au delà du courant s'élèvent et se mêlent, dans une confusion pittoresque, villas, jardins, et les hommes et les bœufs, et les prairies et la forêt.

De jeunes servantes étendent du linge et courent sur le gazon. Le moulin à eau fait danser dans un rayon de soleil sa poussière de diamants; son lointain murmure vient jusqu'à moi.

Sur une vieille tour grise est une guérite; un jeune gars en habit rouge va et vient sur le rempart.

Il joue avec son fusil, qui étincelle au soleil; il

présente l'arme, il couche en joue... Je voudrais que d'un coup de feu il m'étendît roide mort.

IV

Je vais dans la forêt et je pleure. La grive est perchée sur les hautes branches; elle sautille et chante doucement : Pourquoi es-tu si triste ?

« Les hirondelles, tes sœurs, te le diront, ma mie; elles ont habité de gracieux petits nids, là où sont les fenêtres de ma bien-aimée. »

V

La nuit est humide et orageuse, le ciel est sans étoiles. Au fond de la forêt, sous les arbres dont le feuillage retentit, je vais errant en silence.

De loin, une petite lumière ne m'attirera pas de ce côté : il fait trop triste là-bas.

La grand'mère aveugle est assise dans son fauteuil de cuir, sinistre, immobile, comme une image de pierre, et ne dit pas un seul mot.

Le fils du forestier, garçon aux cheveux roux, va et vient par la maison; il accroche son fusil à la muraille, et jette avec colère un insolent éclat de rire.

La belle fileuse pleure et mouille le chanvre avec ses larmes; à ses pieds, en gémissant, se blottit le chien de son père.

VI

Lorsqu'en voyage je rencontrais par hasard la famille de ma bien-aimée, sa petite sœur, son père, sa mère, — ils me reconnaissaient avec joie.

Ils me demandaient de mes nouvelles, et me disaient eux-mêmes aussitôt que je n'avais pas du tout changé, que mon visage seulement était pâle.

Je m'informais des tantes, des cousines, et de maint ennuyeux compagnon, et du petit chien qui aboyait d'une manière si douce.

Je m'informais aussi de ma bien-aimée, mariée depuis, et l'on me répondait amicalement qu'elle était en couches.

Et amicalement je leur adressais mes félicitations, et j'ajoutais, avec un sourire aimable, qu'on voulût bien la saluer cordialement mille et mille fois de ma part.

La petite sœur s'écriait tout à coup : Le petit chien si doux, si gentil, il a grandi et il est devenu enragé; on l'a noyé dans le Rhin.

La petite ressemble à ma bien-aimée, surtout quand elle rit; elle a les mêmes yeux qui m'ont rendu-misérable.

VII

Nous étions assis dans la maison du pêcheur et nous regardions la mer. Les brouillards du soir s'élevaient et montaient vers les cieux.

Peu à peu on alluma les lumières du phare; dans le lointain on découvrit encore un navire.

Nous parlions de tempêtes, de naufrages; nous parlions des marins et de leur vie ballottée entre le ciel et l'eau, de leur vie que se partagent l'inquiétude et la joie.

Nous parlions des côtes lointaines, du sud et du nord, et des hommes bizarres qui habitent ces contrées, et des bizarres mœurs qui y règnent.

Aux bords du Gange, ce ne sont que parfums et clartés; des arbres gigantesques y fleurissent, et de beaux hommes s'y agenouillent en silence devant la fleur du lotus.

En Laponie, ce sont des gens sales, petits, avec des têtes écrasées et des bouches énormes. Ils se

chauffent autour du feu, ils font cuire du poisson, ils se battent et crient.

Les jeunes filles nous écoutaient gravement, et à la fin personne ne parla plus. On ne voyait plus le navire. La nuit était profondément noire.

VIII

Belle fille du pêcheur, amène ta barque à terre. Viens près de moi, assieds-toi ici, et causons la main dans la main.

Place ta tête chérie sur mon cœur, et ne crains rien, toi qui chaque jour te confies sans inquiétude à la mer sauvage.

Mon cœur est tout semblable à la mer. Il a des vagues, et des récifs, et des tempêtes, et mainte perle précieuse dort dans ses profondeurs.

IX

La lune s'est levée, et elle illumine les flots. Je tiens ma bien-aimée dans mes bras, et nos cœurs battent ensemble.

Dans les bras de l'aimable enfant, je repose seul sur le rivage. « Que crois-tu entendre dans le mu-

gissement du vent? Pourquoi tremble ta blanche main?

— Ce que j'entends, ce n'est pas le mugissement du vent, c'est le chant des vierges de la mer, le chant des vierges, mes sœurs, que l'Océan naguère a englouties. »

X

Le vent souffle dans sa trompe; la trombe d'eau fouette les vagues à coups redoublés, et les vagues hurlent, les vagues mugissent et tonnent.

Du haut des nuées sombres coulent des torrens, des torrents de pluie; on dirait que la vieille Nuit veut engloutir le vieil Océan.

La mouette vient se blottir sur le mât et pousse de petits cris, des gémissements plaintifs. Elle ressent de profondes angoisses et s'apprête à prophétiser un malheur.

XI

La tempête se met à jouer le branle; elle siffle, elle hurle, elle gronde, Heisa! comme le petit navire danse! La nuit est joyeuse et terrible.

La mer furieuse forme une vivante montagne

d'eau. Ici hâille un ténébreux abîme; là, les flots se dressent comme une tour blanche.

Du fond de la cajute, on entend des cris, des malédictions et des prières. Je me tiens solidement attaché au mât et je me dis ; Je serais pourtant mieux chez moi.

XII

La nuit vient; le brouillard couvre la mer. Les flots bruissent mystérieusement. Alors, au loin, une forme se dresse du sein des ondes.

C'est la fée de la mer qui sort des flots; elle s'assied près de moi sur la plage. Ses blanches épaules sortent de ses voiles entr'ouverts.

Elle m'enlace de ses bras, elle me presse, au point de me faire mal : « Tu me presses trop fort, ô belle fée de la mer!

— Oui, je t'enlace de mes bras, je te presse avec ardeur; je veux me réchauffer auprès de toi; la soirée est si froide! »

La lune apparaît pâissante au sommet des nuées orageuses. « Ton regard devient plus trouble et plus humide, ô belle fée de la mer!

— Il ne devient pas plus trouble et plus humide;

il est humide et trouble parce qu'en sortant des eaux, une goutte m'est restée dans les yeux! »

Les mouettes poussent des cris plaintifs; la mer se brise en grondant sur les falaises. « Ton cœur est agité de battements sauvages, ô belle fée de la mer!

— Mon cœur est agité de battements sauvages, de battements sauvages mon cœur est agité, parce que je t'aime plus que je ne puis le dire, toi, mon bel amoureux de la race d'Adam. »

XIII

Lorsque je passe le matin devant ta maison, je suis joyeux, chère petite, quand je te vois à ta fenêtre.

Avec tes yeux d'un brun noir, tu me regardes comme pour sonder mon cœur : « Qui es-tu, et que te manque-t-il, étranger au visage souffrant?

— Je suis un poète allemand connu dans les contrées allemandes. Quand on cite les noms les plus glorieux, on cite aussi mon nom.

» Et ce qui me manque, chère petite, manque à plus d'un dans les contrées allemandes. Quand on

parle des plus dures souffrances, c'est aussi de ma souffrance qu'on parle. »

XIV

La mer brillait au loin dans le dernier rayon du couchant : nous étions assis devant la solitaire maison du pêcheur, nous étions assis muets et seuls.

Le brouillard s'élevait, la vague enflait son sein, la mouette volait de côté et d'autre, et de tes yeux coulaient des larmes, des larmes d'amour.

Je les vis couler sur ta main, et je me jetai à genoux ; sur ta blanche main je pressais mes lèvres et je buvais tes larmes.

Depuis cette heure, mon corps est consumé et mon âme meurt de désir ; — la malheureuse femme m'a empoisonné avec ses larmes.

XV

Là-haut, sur la montagne, s'élève un élégant château. Trois belles demoiselles y demeurent, dont j'ai goûté l'amour.

Jetta m'a embrassé le samedi ; dimanche, ce fut

le tour de Julia; et Cunégonde, le lundi, m'a presque étouffé sous ses caresses.

Cependant le mardi il y a eu fête au château chez mes trois demoiselles; les messieurs et les dames du voisinage y sont venus à cheval et en calèche.

Quant à moi, je n'ai pas été invité, — et en vérité vous avez agi sottement! Tantes et cousines, chuchotant entre elles, l'ont remarqué et en ont ri.

XVI

Au fond de l'horizon, comme ces formes vagues que dessine le brouillard, apparaît la ville avec ses tours, enveloppée dans le crépuscule du soir.

Un vent frais et léger ride la grise surface du fleuve; le marin assis dans ma barque agite ses rames d'un mouvement monotone.

Le soleil dégage encore une fois ses rayons du sein de l'ombre et me montre la place où jadis j'ai perdu ce que j'aimais le mieux.

XVII

Je te salue, grande et mystérieuse cité qui enfermais naguère ma bien-aimée dans ton sein.

Parlez, tours et portes; ma bien-aimée, où est-elle? je vous l'ai confiée; vous deviez me répondre d'elle.

Les tours ne sont pas coupables; elles ne pouvaient pas bouger, quand ma bien-aimée, avec ses coffres et ses cartons, a subitement quitté la ville.

Ce sont les portes de la ville qui l'ont laissée partir sans dire mot; elles restèrent béantes d'étonnement en voyant sortir la belle folle.

XVIII

Je vais de nouveau par mon chemin d'autrefois, par les rues que je connais si bien; je viens de la maison de ma bien-aimée, si triste et si abandonnée aujourd'hui.

Ah! que les rues sont étroites! que le pavé est dur! Il semble que ces maisons vont m'écraser. Je me hâte et m'enfuis au plus vite.

XIX

Je suis entré dans la salle où elle avait juré de m'être fidèle. A l'endroit où coulèrent jadis ses larmes, j'ai vu ramper des serpents.

XX

La nuit est silencieuse, les rues sont calmes; c'est dans cette maison que demeurerait ma bien-aimée; il y a longtemps qu'elle a quitté la ville, mais la maison est toujours à la même place.

C'est étrange! il y a là un homme debout, les regards fixés au ciel, et qui se tord les mains dans les transports de sa douleur. Je frémis en le voyant... A la clarté de la lune, j'ai reconnu que c'était moi.

O toi, pâle et sonnambule compagnon! pourquoi imites-tu ainsi ces souffrances d'amour qui, à cette même place, m'ont torturé jadis pendant tant de nuits?

XXI

Comment peux-tu reposer tranquille, sachant que je vis encore? Ma vieille colère se réveille, et je vais briser mon joug.

Connais-tu la vieille chanson? Il y avait un jour un jeune homme mort; il vint à minuit chercher sa bien-aimée et l'entraîna dans le tombeau.

Crois-moi, ô belle enfant, belle enfant merveil-

leusement belle, je vis et je suis plus fort que tous les trépassés ensemble.

XXII

La jeune fille dort dans sa chambre; la lune y regarde en tremblant. Au dehors, des voix et des instruments chantent des airs de valse.

Je veux voir par la fenêtre qui peut ainsi troubler mon repos. — Un squelette est là, qui joue du violon et qui danse.

« Tu m'as promis naguère de danser avec moi et tu as manqué à ta parole. Aujourd'hui il y a bal au cimetière; viens, nous y danserons ensemble. »

Un désir effroyable saisit la jeune fille et l'entraîne hors de la maison. Elle suit le squelette qui marche devant elle, chantant et jouant du violon.

Il joue du violon, le squelette, il danse, et sautille, et fait cliqueter ses os, et deçà delà, avec son crâne, fait maintes révérences sinistres au clair de lune.

XXIII

J'étais plongé dans de sombres rêveries et je contemplais fixement son portrait, et l'image bien-aimée commença de se mouvoir et de vivre.

Sur ses lèvres se déploya un merveilleux sourire, et des larmes de douleur brillèrent dans ses yeux.

Moi aussi, mes larmes coulèrent le long de mes joues. — O mon Dieu ! je ne puis croire que je t'aie perdue.

XXIV

O malheureux Atlas que je suis ! il faut que je porte un monde, tout un monde de douleurs. Je porte ce qui ne peut se porter, et mon cœur est toujours près de se briser dans ma poitrine.

O cœur rempli d'orgueil, c'est toi qui l'as voulu ! Tu voulais être heureux, tu voulais être infiniment heureux ou infiniment malheureux, ô cœur rempli d'orgueil ! et maintenant tu es la misère même.

XXV

Je rêvais, la lune jetait sur la terre un triste regard, et tristes semblaient les étoiles. Mon rêve me porta vers la ville où demeure ma bien-aimée, à bien des centaines de milles.

Il me porta vers sa maison ; je baisai les pierres de l'escalier, ces pierres qu'à touchées souvent son petit pied et le bord de sa robe.

La nuit était longue, la nuit était froide, les pierres étaient bien froides aussi; à la fenêtre je vis luire le pâle visage de ma bien-aimée éclairé par les rayons de la lune.

XXVI

Que me veut cette larme solitaire? elle me trouble la vue. C'est une larme des anciens jours demeurée là dans mes yeux.

Elle avait bien des sœurs brillantes qui toutes se sont évanouies, évanouies dans la nuit et le vent avec mes souffrances et mes joies.

Hélas! mon amour lui-même, il s'est dissipé depuis comme un vain souffle. Vieille larme solitaire, évanouis-toi donc aussi à ton tour.

XXVII

La pâle lune d'automne sort du milieu des nuages; solitaire et paisible, à côté du cimetière, s'élève la maison du pasteur.

La mère lit la Bible; le fils a les yeux fixés sur la lampe; à moitié engourdie de sommeil, la sœur aînée s'étend sur la chaise; la plus jeune dit :

« Dieu! comme on s'ennuie ici! Il faut qu'on

enterre quelqu'un pour que nous ayons quelque chose à voir. »

La mère répond tout en lisant : « Tu te trompes, il n'est mort que quatre personnes depuis qu'on a enterré ton père, là, près de la porte du cimetière. »

La fille aînée bâille. « Je ne veux pas, dit-elle, mourir de faim chez vous; j'irai demain chez le comte, il est amoureux et riche. »

Le fils pousse un éclat de rire. « Il y a trois chasseurs qui vont souvent boire à l'auberge; ils savent faire de l'or, et ils m'apprendront leur secret. »

La mère lui jette sa Bible à la tête, et le livre va frapper son maigre visage. « Tu veux donc, damné, devenir un voleur de grand chemin? »

Ils entendent frapper à la fenêtre et voient une main blanche qui leur fait des signes : c'est le père trépassé qui se tient là, dehors, dans sa noire robe de prédicateur.

XXVIII

Il fait un temps affreux; il pleut, il vente, il neige; je suis assis à la fenêtre et je regarde dans l'obscurité.

Je vois briller une petite lumière solitaire qui marche lentement; c'est une vieille femme avec sa petite lanterne qui traverse la rue.

Elle vient, je le soupçonne, d'acheter de la farine, des œufs et du beurre; elle veut pétrir un gâteau pour sa jeune fille chérie.

La jeune fille chérie est à la maison, bien à son aise, dans un grand fauteuil; à moitié endormie, elle regarde d'un œil clignotant la lueur de la lampe, et les boucles d'or de sa chevelure flottent sur son doux et beau visage.

XXIX

On croit que je m'afflige beaucoup et que je meurs d'amour; moi-même, à la fin, je commence à le croire comme les autres.

O toi, chère petite aux grands yeux, je te l'ai toujours dit que je t'aime plus que je ne puis l'exprimer, que l'amour me consume le cœur.

Mais ce n'est que dans ma chambre solitaire que j'ai parlé de la sorte; en ta présence, hélas! je me suis toujours tu.

Il y avait là de mauvais anges qui me fermaient la bouche. C'est par la faute des beaux et mauvais

anges, hélas! que je suis si malheureux aujourd'hui.

XXX

Tes blancs doigts de lis, je voudrais les baiser encore une fois et les presser sur mon cœur, et mourir en versant des larmes silencieuses.

Tes grands yeux de violette, je les vois briller devant moi jour et nuit; c'est là ce qui fait mon tourment. Que signifient ces énigmes douces et bleues?

XXXI

Ils s'aimaient tous deux, mais aucun ne voulut l'avouer à l'autre. Ils se regardaient comme feraient deux ennemis et ils étaient près de mourir d'amour.

Ils se séparèrent enfin et ne se virent plus qu'en songe de loin en loin; ils étaient morts depuis longtemps, et c'est à peine s'ils le savaient eux-mêmes.

XXXII

Mes amis, lorsque je me suis plaint à vous des souffrances que mon cœur endure, vous avez bâillé et vous ne m'avez rien dit; mais quand avec

mes douleurs j'ai fait des vers gracieusement tournés, vous m'avez prodigué de grands éloges.

XXXIII

J'appelai le diable, et le diable vint; à sa vue, je fus saisi d'étonnement. Il n'est pas laid, il ne boite pas : c'est un aimable et charmant homme, un homme à la fleur de l'âge, obligeant, poli, et qui sait son monde; c'est un diplomate consommé, il parle fort bien sur l'Église et l'État. Il est un peu pâle, mais ce n'est pas chose surprenante, il s'est mis à étudier Hegel et le sanscrit. Son poëte favori est toujours Klopstock. Il ne veut plus se mêler de critique, il a laissé pour toujours cette besogne à sa chère grand'mère Hécate. Il m'a loué des efforts que je consacre à l'étude du droit; lui-même s'en est occupé dans sa jeunesse. Il m'assura que mon amitié n'aurait jamais trop de prix pour lui, et, me disant cela, il s'inclina poliment; puis il me, demanda si nous ne nous étions pas déjà rencontrés chez l'ambassadeur d'Espagne? En effet, quand je vis de plus près son visage, je reconnus en lui une ancienne connaissance.

XXXIV

Homme, ne te moque pas du diable. La vie est courte, et la damnation éternelle n'est pas une vaine imagination populaire.

Homme, compte tes dettes; la vie est longue, et plus d'une fois encore tu prendras à crédit comme tu l'as déjà fait si souvent.

XXXV

Les trois rois mages de l'Orient demandaient à chaque bourgade : « Eh! garçons et jeunes filles, où est le chemin de Bethléhem? »

Jeunes ou vieux, personne ne le savait. Les rois continuaient leur route; ils suivaient une étoile d'or à la lueur douce et sereine.

L'étoile s'arrêta sur la maison de Joseph. Ils y entrèrent. Le veau bêlait, l'enfant criait, les rois mages chantaient.

XXXVI

Mon enfant, nous étions enfants, deux enfants petits et joyeux; nous nous glissions dans le poulailler et nous nous cachions sous la paille.

Nous chantions — kikereküh, — et lorsque des gens venaient à passer, ils croyaient que c'était le cri du coq.

Il y avait des caisses dans la cour, nous les couvrons de tapisseries, et nous nous installions là-dedans, nous y faisons une grande maison, et nous recevions.

La vieille chatte du voisin venait souvent nous faire visite; nous lui faisons toute sorte de courbettes et de compliments.

Nous lui demandions de ses nouvelles avec une sollicitude affectueuse; depuis, dans le monde, nous avons fait de même avec plus d'une vieille chatte.

Puis nous nous asseyions, nous parlions raisonnablement comme des gens graves, nous nous plaignions : combien tout allait mieux de notre temps!

L'amour, la loyauté, la foi, comme tout cela a disparu de la terre! et que le café est cher! et que l'argent est rare!

Les jeux de l'enfance sont passés, et tout roule et s'en va, l'argent, le monde, le temps, et la loyauté, et l'amour.

XXXVII

Mon cœur est oppressé, et je songe aux jours d'autrefois avec des regrets ardents. Le monde alors était une demeure si commode! la vie était si paisible!

Aujourd'hui quel désordre! quelle cohue! quelle misère! Le Seigneur Dieu est trépassé là-haut; là-bas aussi, le diable est mort.

Et tout a un air triste et morose; tout est embrouillé, tout est flasque et froid. Sans le brin d'amour qui nous reste, il n'y aurait rien où le cœur pourrait se reposer.

XXXVIII

Comme la lune sort brillante de son noir crêpe de nuages! Ainsi du fond ténébreux de mes souvenirs s'élève à mes yeux une image lumineuse.

Nous étions-assis sur le pont du navire, nous descendions fièrement le Rhin, et les rives du fleuve parées de la verdure de l'été étincelaient des feux du couchant.

J'étais assis pensif aux pieds d'une dame belle et charmante; sur son doux et pâle visage se jouait un rouge rayon, un rayon rouge du soleil.

Des luths résonnaient, des jeunes gens chantaient.
O merveilleuse allégresse! Et le ciel devint plus
bleu, et mon âme s'agrandit.

Devant nous, comme des apparitions fabuleuses,
passaient les montagnes et les châteaux, les forêts et
les prairies, et comme dans un miroir je voyais
briller et se refléter tout cela dans les yeux de ma
belle compagne.

XXXIX

Je vis en songe ma bien-aimée : c'était une pauvre
femme accablée de tristesse, et son beau corps, si
richement épanoui naguère, s'inclinait tout flétri.

Elle portait un enfant sur son bras, elle en con-
duisait un autre par la main; sa démarche, son
regard, ses vêtements, tout trahissait la misère et
l'angoisse.

Elle allait chancelant par la place du marché; là,
elle me rencontre, elle me regarde, et moi, d'une
voix calme et attristée, je lui dis :

« Viens dans mon logis; tu es pâle et malade; par
mon zèle, par mon travail, je te procurerai de quoi
manger et te vêtir.

» Je veux aussi soigner et veiller les enfants qui

t'accompagnent mais toi d'abord, toi la première, ô pauvre et malheureuse enfant!

« Je ne te raconterai jamais que je t'ai aimée, et quand tu seras morte, j'irai pleurer sur ton tombeau. »

XL

Cher ami, à quoi bon chanter toujours la même chanson? Veux-tu donc éternellement demeurer là accroupi, couvant les vieux œufs de ton amour?

Ah? c'est une besogne qui ne finira jamais. Les petits poussins brisent leurs coques, ils piaulent, ils sautillent, et toi tu les mets en cage dans ton petit livre.

XLI

Ne soyez pas trop impatient, si parfois les accens de mes douleurs d'autrefois résonnent dans mes nouvelles chansons.

Attendez! il se dissipera, cet écho de mes douleurs, et un nouveau printemps de poésie jaillira de mon cœur convalescent.

XLII

L'heure est venue enfin de renoncer sagement

à ma folie; il y a si longtemps que, pareil à un histrion, je joue la comédie avec moi-même!

Les décorations magnifiques étaient peintes dans le haut style du romantisme; j'avais un manteau de chevalier étincelant d'or, et j'étais parfumé des sentiments les plus délicats.

Hélas! à présent que je suis redevenu sage et que j'ai renoncé à cette folle sentimentalité, je me sens toujours malheureux comme si je jouais encore la comédie.

O mon Dieu! c'est qu'en plaisantant et sans en avoir conscience j'ai exprimé ce que j'éprouvais réellement, et j'avais la mort dans la poitrine quand je jouais le rôle du gladiateur mourant.

XLIII

Le roi Wiswamitra supporte toutes les tortures sans relâche; à force de luttés et de pénitences, il veut gagner la vache du prêtre Wasischta.

O roi Wiswamitra, quel animal es-tu donc? Quoi! tant de luttés, tant de pénitences! et tout cela pour une vache!

XLIV

Mon cœur, ô mon cœur, ne sois plus triste! Sup-

porte ta destinée; un nouveau printemps te rendra ce que t'a enlevé l'hiver.

Et que de biens te sont restés encore! Le monde est si beau! Et puis, mon cœur, tout, tout ce qui te plaira, tu peux l'aimer.

XLV

Tu es comme une fleur, si gracieuse, si belle, si pure! je te contemple, et une douce tristesse se glisse dans mon cœur

Il me semble que je devrais poser mes mains sur ta tête et prier Dieu de te conserver toujours si gracieuse, si belle, si pure.

XLVI

Enfant, ce serait ta perte, et moi-même je fais tous mes efforts pour que] ton] cœur bien-aimé ne brûle jamais d'amour pour moi.

Cependant je suis presque désolé d'avoir un jeu si facile, et je me dis maintes fois : Ah! malgré tout, puisses-tu m'aimer!

LXVII

Lorsque la nuit je suis couché sur mon lit,

enveloppé de ténèbres j'é vois flotter devant mes yeux une douce, une gracieuse et chère image.

A peine un paisible sommeil a-t-il clos mes paupières, que la chère image se glisse légèrement dans mon rêve.

Mais elle ne s'évanouit pas avec mes rêves le matin ; tout le jour, je l'emporte avec moi dans mon cœur.

XLVIII

Que la neige au dehors s'amoncèle comme une tour, qu'il grêle, qu'il vente, et que l'ouragan fouette mes vitres, je ne me plaindrai pas, car je porte dans ma poitrine l'image de ma bien-aimée et la joie du printemps.

XLIX

Mon pâle visage ne t'a-t-il pas révélé assez mes souffrances d'amour ? Veux-tu que ma bouche orgueilleuse en fasse l'aveu avec l'humilité d'un mendiant ?

Oh ! elle est trop fière, cette bouche ; elle ne sait que baiser et railler. Elle lancerait peut-être quel-

que sarcasme au moment où mon cœur se briserait de douleur.

L

Je voulais rester près de toi, je voulais me reposer à tes côtés; mais toi, tu étais pressée de partir, tu avais maintes choses à faire.

Je te dis alors que mon âme t'était toute dévouée; tu te mis à éclater de rire, en faisant un signe moqueur.

Tu t'es appliquée encore à aigrir mon dépit, et même, au dernier instant, tu m'as refusé le baiser d'adieu.

Ne crois pas que j'aie me brûler la cervelle, si triste que puisse être mon destin! Tout cela, ma douce belle, m'est arrivé déjà une fois.

LI

Tes yeux sont des saphirs, tes doux yeux, tes yeux chéris. O trois fois heureux l'homme qu'ils saluent avec amour!

Ton cœur est un diamant d'où jaillissent de nobles éclairs. O trois fois heureux l'homme pour qui il brûlera d'amour!

Tes lèvres sont des rubis; on n'en peut voir de plus belles. O trois fois heureux l'homme à qui elles feront l'aveu d'amour!

Oh! si je le connaissais, cet heureux homme; — oh! si je le trouvais seul, là, bien seul, au fond de la forêt, son bonheur ne durerait pas longtemps.

LII

Avec mes discours amoureux, j'ai voulu surprendre ton cœur, et, pris dans mes propres filets, je sens que la plaisanterie devient pour moi chose sérieuse.

Si maintenant, comme c'est ton droit, tu t'éloignes en te moquant, toutes les puissances de l'enfer s'approcheront de moi, et, sérieusement cette fois, je pourrais me faire sauter la cervelle.

LIII

Le monde et la vie ne sont que des fragments décousus; je veux aller trouver un professeur allemand qui coordonnera tout cela, et en fera un système raisonnable. Avec sa robe de chambre et son bonnet de nuit, il bouchera les fentes de l'édifice.

LIV

Vous avez ce soir une réunion brillante; la maison est pleine de lumières. Là-haut, à cette fenêtre éclairée, je vois se mouvoir une ombre.

Tu ne me vois pas : je suis seul ici dans l'ombre au-dessous de toi. Encore moins pourrais-tu plonger tes regards au fond de mon sombre cœur.

Mon sombre cœur t'aime, il t'aime et il se brise; il se brise et palpite et saigne... Mais tu ne le vois pas.

LV

Je voudrais que toutes mes douleurs pussent se répandre dans un seul mot; je le livrerais aux vents joyeux, qui joyeusement l'emporteraient.

Ils le portent vers toi, ma bien-aimée, ce mot chargé de douleurs; tu l'entends retentir à toute heure, tu l'entends retentir en tout lieu;

Et à peine le sommeil de la nuit aura-t-il fermé tes yeux, que ce mot douloureux ira te poursuivre jusque dans le plus profond de tes rêves.

LVI

Tu as des diamants et des perles, tu as tout ce qui

excite les désirs des femmes; tu as aussi les plus beaux yeux du monde. — Ma bien-aimée, que veux-tu de plus?

Sur tes beaux yeux, j'ai rimé des milliers de chansons qui ne périront pas. Ma bien-aimée, que veux-tu de plus?

Avec tes beaux yeux, tu m'as torturé, torturé! et tu me fais mourir... Ma bien-aimée, que veux-tu de plus?

LVII

Celui qui aime pour la première fois, lors même qu'on ne l'aime pas, celui-là est un dieu! Mais celui qui aime pour la seconde fois sans être payé de retour, ce n'est qu'un sot.

Moi, je suis un sot de cette espèce, et j'aime encore sans être aimé. Le soleil, la lune et les étoiles en éclatent de rire; moi, je ris avec eux, et je meurs.

LVIII

Ils m'ont donné de bons conseils, de bons avis, et m'ont comblé de marques d'estime; je n'avais qu'à

prendre patience, disaient-ils; ils voulaient me protéger.

Mais avec toute leur protection, j'aurais très-bien pu mourir de faim, s'il n'était pas venu un brave homme qui vaillamment se chargea de moi.

Brave homme! c'est à lui que je dois de n'avoir pas succombé. Jamais je n'oublierai les services qu'il m'a rendus. C'est dommage que je ne puisse pas l'embrasser, car ce brave homme, c'est moi-même.

LIX

Je rêve; je suis le bon Dieu, je trône là-haut dans le ciel, et autour de moi sont assis des anges qui chantent mes vers.

Je mange des gâteaux et des sucreries pour plus d'un florin; je bois du malaga, et je n'ai pas de dettes.

Cependant l'ennui me tourmente singulièrement. Je voudrais être sur la terre; si je n'étais pas le bon Dieu, je me donnerais au diable.

« Toi, Gabriel, ange aux longues jambes, va, mets-toi en route, va me chercher mon digne ami.

» Ne le cherche pas aux cours de l'université, cherche-le dans une taverne de buveurs; ne le

cherche pas à l'église Sainte-Edwige, cherche-le chez mademoiselle Meyer. »

L'ange ouvre ses deux ailes et s'envole; il le prend et l'amène, mon digne ami, mon cher Bengel!

« Oui, jeune homme, je suis le bon Dieu et je gouverne la terre! Je te l'avais bien dit que je saurais faire mon chemin.

» Chaque jour, je fais des miracles dont tu vas être ravi. Pour te divertir aujourd'hui, je m'occuperai du bonheur de la ville de Berlin.

» Je veux que les pavés de la rue s'entr'ouvrent, et que chaque pierre contienne une huître claire et fraîche.

» Je veux qu'il pleuve une rosée de jus de citron, et que le meilleur vin du Rhin coule des fontaines de la ville.

» Comme les Berlinoises vont se réjouir! Les voilà déjà qui sortent pour se régaler. Ces messieurs du tribunal aulique vont avaler tous les ruisseaux.

» Que les poètes aussi vont être heureux de cette farce divine! Les lieutenants et les enseignes lècheront le pavé de la rue.

» Les lieutenants et les enseignes sont les plus

avisés des hommes; ils savent qu'on ne voit pas tous les jours de miracle comme celui-ci. »

LX

Je vous ai quittée aux plus beaux jours de juillet et je vous retrouve en janvier. Vous aviez bien chaud alors; aujourd'hui vous avez frais, et vous me montrez même de la froideur.

Bientôt je vous quitterai encore, puis je reviendrai de nouveau; alors vous n'aurez ni chaud ni froid. Je foulerai la pierre de votre tombe, et moi, mon cœur sera vieux et apauvri.

LXI

Me voici arraché aux belles lèvres, me voici arraché aux beaux bras qui me tenaient amoureusement enlacé. J'y serais bien resté un jour encore, mais le postillon arrivait avec ses chevaux.

Voilà la vie, enfant, une continuelle plainte, un continuel adieu, une séparation continuelle. Ton cœur ne pouvait-il donc s'attacher au mien avec plus de force? Tes yeux mêmes ne pouvaient-ils pas me retenir?

LXII

Toute la nuit nous sommes restés en voiture, seuls et dans l'ombre. Nous avons reposé sur le cœur l'un de l'autre; nous avons ri et plaisanté.

Puis, quand l'aube matinale parut, enfant, quelle ne fut pas notre surprise! Entre nous était assis Amour, le voyageur aveugle.

LXIII

Dieu sait où la folle fille s'est logée. A travers la pluie battante, et la malédiction à la bouche, me voilà courant toute la ville.

Je suis allé pourtant d'hôtel en hôtel, et je me suis informé auprès de tous ces rustres de garçons.

Tout à coup je l'aperçois à une fenêtre; elle me fait des signes en éclatant de rire. Pouvais-je deviner, ma belle, que tu habitais dans ce splendide palais?

LXIV

Comme des rêves ténébreux, les maisons s'étendent en longues files. Enfoncé dans mon manteau, je passe devant elles en silence.

La tour de la cathédrale sonne minuit; c'est l'heure où ma bien-aimée m'attend avec ses charmes et ses baisers.

La lune est mon guide; elle luit amicalement sur mon chemin. Me voici devant le seuil de ma maîtresse, et je m'écrie avec joie :

« Je te remercie, ô lune, ma vieille amie, d'avoir si bien éclairé ma route. Maintenant je te donne congé; luis maintenant pour le reste du monde.

» Et si tu trouves un amoureux qui se plaint en silence des tourmens de son cœur, console-le comme tu m'as consolé moi-même aux tristes heures d'autrefois. »

LXV

Et aussitôt que tu seras ma femme, ton sort fera vraiment envie : rien que des passe-temps, rien que plaisirs et joies.

Gronde si tu veux, gronde et tempête, je le supporterai avec patience; mais si tu ne loues pas mes vers, je te quitte.

LXVI

Sur ton sein blanc comme neige j'ai incliné ma

tête, et je puis surprendre secrètement ce qui fait battre ton cœur.

Les hussards bleus jouent de la trompette et font leur joyeuse entrée par la porte de la ville. Ma bien-aimée, la bien-aimée de mon âme veut m'abandonner demain.

Tu veux m'abandonner demain; mais aujourd'hui encore tu es à moi, et dans tes beaux bras je veux être doublement heureux.

LXVII

Les hussards bleus jouent de la trompette et chevauchent joyeux vers la porte de la ville. J'arrive, ma bien-aimée, et je t'apporte un bouquet de roses.

C'était un terrible vacarme. Quelle foule! quel cliquetis d'armes! Dans ton petit cœur aussi il y avait plus d'un logement militaire.

LXVIII

M'es-tu réellement si hostile? Réellement es-tu donc toute changée? Je vais me plaindre à l'univers entier de ce que tu me traites si mal.

O lèvres ingrates, dites, comment pouvez-vous

dire du mal de l'homme qui, dans les beaux jours, si amoureuxment vous baisa ?

LXIX

Ah ! voici encore les yeux qui naguère me saluaient si amicalement, et voici encore les lèvres qui remplissaient ma vie de douceur.

C'est aussi la voix que j'entendais si volontiers jadis. Moi seulement, je ne suis plus le même ; je suis revenu tout transformé.

Enlacé dans ses beaux bras blancs qui s'attachent à moi avec amour, je suis là sur son cœur, je suis là morne et ennuyé.

LXX

Rarement, mes amis, vous m'avez compris ; rarement aussi j'ai pu vous comprendre. Le jour seulement où nous nous sommes rencontrés dans la boue, ce jour-là nous nous sommes compris sans peine.

LXXI

Les castrats se sont plaints quand j'ai élevé la voix ; ils se sont plaints, disant que mon chant était trop grossier.

Et gracieusement ils firent entendre tous à la fois leurs petites voix flûtées et leurs petites roulades cristallines. Leur chant était si fin et si pur !

Ils chantaient les désirs d'amour, ils chantaient l'amour et ses jouissances, et les dames fondaient en larmes, toutes pâmées devant ces merveilles de l'art.

LXXII

Sur les boulevards de Salamanque, les airs sont doux et caressants; c'est là que je me promène les soirs d'été avec ma gracieuse doña.

J'ai arrondi mon bras autour du souple corps de la belle, et mes doigts bienheureux sentent le fier mouvement de son sein.

Mais un murmure inquiétant se glisse à travers le feuillage des tilleuls, et un sombre moulin à eau gromelle méchamment de tristes présages.

Ah! señora, voici ce que me dit ce pressentiment : Un jour je serai chassé par arrêt académique, et sur les boulevards de Salamanque nous n'irons plus nous promener ensemble.

LXXIII

Auprès de moi demeure don Henriquez, qu'on

nomme aussi le beau cavalier. Nos chambres sont voisines, une simple muraille nous sépare.

Les dames de Salamanque ont le feu dans le cœur quand il s'en va par les rues, faisant sonner ses éperons, retroussant sa moustache et conduisant sa meute de chiens.

Pourtant, aux heures silencieuses du soir, il est assis solitaire, sa guitare dans sa main et de doux rêves dans l'âme.

Il pince les cordes en tremblant et s'abandonne à sa fantaisie... Ah ! les ronflements de ses accords me donnent la nausée.

LXXIV

A peine nous nous étions vus, et déjà à tes yeux, à ta voix, je comprenais que tu m'étais dévouée. Si ta mère ne s'était trouvée là, ta maudite mère, je crois que nous nous serions embrassés à l'instant.

Et demain, voilà que je quitte encore la ville et que je reprends ma course. Ma blonde jeune fille sera là, me guettant à la fenêtre, et moi je lui enverrai des saluts affectueux.

LXXV

Le soleil monte déjà au-dessus des montagnes;

on entend résonner au loin les clochettes du troupeau de moutons. O ma bien-aimée, mon agneau, mon soleil, mon amour, que j'aimerais à te voir une fois encore!

Je lève les yeux, je regarde, dans une attente inquiète... — Adieu, mon enfant, je m'en vais de ce pays! — Vain espoir! je ne vois se soulever aucun rideau. Elle repose encore, elle dort... Elle rêve de moi probablement.

LXXVI

A Halle, sur la place du marché, se dressent deux grands lions. Hélas! fiers lions de Halle, comme on vous a muselés!

A Halle, sur la place du marché, se dresse un grand géant. Il porte une épée, mais il ne sait se mouvoir, la peur l'a pétrifié.

A Halle, sur la place du marché, s'élève une grande église. La *Burschenschaft* et la *Landmannschaft* y ont de la place pour faire leurs dévotions.

LXXVII

Le crépuscule des soirs d'été s'étend sur la forêt et les vertes prairies. La lune d'or, du haut du

ciel bleu, inonde de sa clarté une atmosphère embaumée de parfums.

Le grillon chante au bord de la source; quelque chose frémit au sein de l'eau; le voyageur entend un murmure et comme une respiration dans le silence de la nuit.

Là-bas, seule, dans les eaux de la fontaine se baigne la belle ondine; ses bras, ses épaules blanches et gracieuses, étincellent aux rayons de la lune.

LXXVIII

La nuit s'étend sur ces chemins inconnus; mon cœur est malade, mes membres sont las. Ah! du moins, comme une bénédiction silencieuse, ô douce lune, tu répands sur moi ta lumière.

Douce lune, avec tes rayons tu chasses l'horreur de la nuit. Je sens toutes mes douleurs qui se dissipent et mes joues qui se couvrent de rosée.

LXXIX

La mort, c'est la froide nuit; la vie, c'est le jour accablant. L'ombre descend, j'ai sommeil; le jour m'a épuisé de fatigue.

Sur mon lit s'élève un arbre, le jeune rossignol y chante; il ne chante que l'amour, et je l'entends jusque dans mes rêves.

LXXX

Dis, où est cette belle bien-aimée que tu chantaïsi bien naguère, lorsque les flammes magiques embrasaient ton cœur?

— Ces flammes sont éteintes; mon cœur est froid est triste, et ce petit livre est l'urne où reposent les cendres de mon amour.
